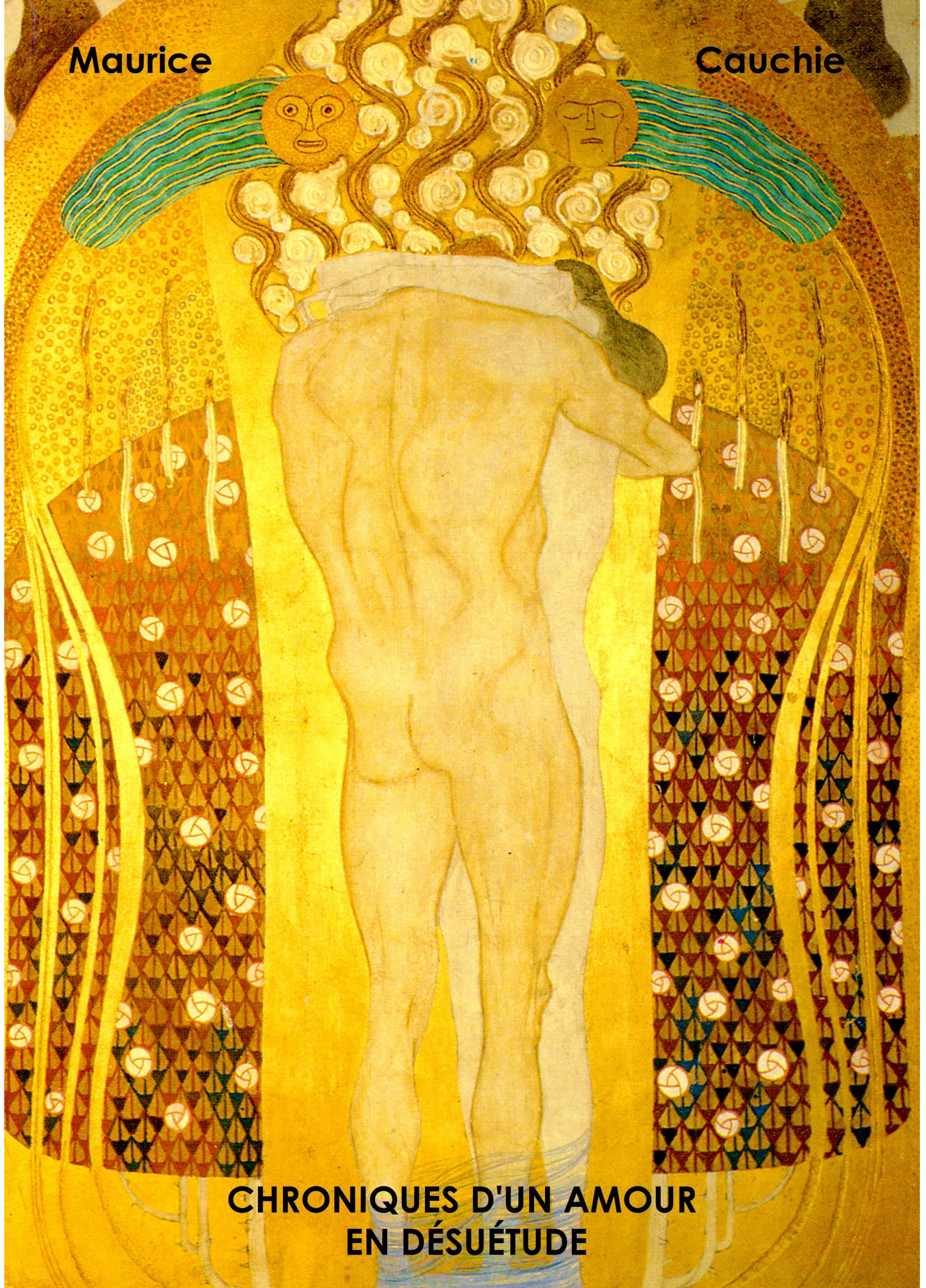


Maurice

Cauchie



**CHRONIQUES D'UN AMOUR
EN DÉSUÉTUDE**

Maurice Cauchie

Chroniques d'un amour en
déshabitude

© Maurice Cauchie, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3791-4



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Tous mes remerciements,

à Aude Le Scouarnec pour sa relecture et ses conseils,

à Pierre Biton qui m'a incité à écrire ce livre.

Ode à l'amour qui n'a plus cours, ou presque...

Lao-Tseu :
*« Le passé riche, c'est ce qui fonde le présent et le présent est source
d'avenir. »*

Pour Isabelle, en qui j'ai cru.

En couverture — Peinture de Gustav KLIMT (1862— 1918)
La Frise de Beethoven (1902)
Détail numéro 30 : *Diesen Kuss der ganzen Welt* — Galerie de Vienne
(Autriche)
Photographie de M.C

Préface

Le lecteur pourra, s'il le souhaite, pour mieux apprécier le contenu vivant de cette ode et l'intensité de l'émotion, prendre la liberté d'écouter les chansons auxquelles l'auteur fait référence pour exprimer ses sensations.

Le lecteur pourra aussi, éventuellement, réfléchir à la richesse de ce concept que j'ose mettre en avant.

GAAS :

Gentil, Attentionné, Affectif, Sexy.

Le secret d'une relation durable comme on n'en fait plus.

M.C

De nos jours

Le saumon remontait la rivière à contre-courant. Dernière étape avant la fin dont il ne se doutait pas, mais l'instinct...

Subitement, après un dernier effort et un saut superbe, je me retrouvai sur la berge.

J'y étais sur la berge, dans l'herbe, bien verte, en apnée. Je suffoquai, ne comprenant pas le sens du cycle de la vie, luttant, les ouïes écartées afin d'y remédier.

Les yeux hagards, je respirai péniblement, de plus en plus lentement. Je me remémorai...

Prologue

Une amie livra un jour son bilan sur les mecs qu'elle avait côtoyés dans sa vie.

« Des mecs qui mentent et se jouent des sentiments. Les tordus, les pervers, les impuissants, les flasques, les fuyards, les collants, les virtuoses du célibat, les asséchés du cœur, les consommateurs de divorcées, les chasseurs sans cervelle, les petits liftiers du sexe et les renards de femmes en manque de bonheur... »¹

Je pensai instantanément à Isabelle, malheureuse et harcelée, se retrouvant aujourd'hui dans les bras d'un consommateur de divorcées, d'un renard....

Je me suis alors demandé à quelle catégorie de mecs je pouvais appartenir... Moi qui avais des sentiments. C'est pourquoi je me suis aventuré dans ces chroniques, face à cette diatribe sans concession.

1.

Le Mourillon

Septembre 1957

Je revenais de l'école primaire. J'étais entré en classe de onzième, l'équivalent du CP. Seize heures trente. Je flânaï en cours de chemin en longeant le grand boulevard qui menait à la caserne où logeaient mes parents et ma sœur de trois ans, dans un pavillon de fonction. En remontant le chemin vers la maison, j'entendis des éclats de voix mêlés à de la vaisselle cassée. Jacques, un ami de la famille de cinq ans mon aîné, se trouvait dans la cour et m'accueillit avec inquiétude.

« Ça barde à l'intérieur, faut pas que tu rentres ! »

Mes parents avaient une violente dispute dont l'origine, je le compris assez vite, était les frasques de mon père avec les femmes, un vrai coureur de jupons. Mon père était un bel homme et les femmes étaient subjuguées par ce beau brun, longiligne et stylé. Il trompait ma mère allègrement sans se soucier de l'impact que cela avait sur sa famille ou du qu'en dira-t-on. J'entendais les jurons de ma maman en suédois et en français et je n'osai pas entrer. L'incident avait lieu dans la cuisine.

« Espèce de salaud, devant moi en plus », hurla-t-elle en lui jetant à la figure les objets qu'elle avait à portée de main, des assiettes et des verres qui venaient s'éclater sur le mur derrière lui ou se fracasser sur le sol en terre cuite de la cuisine.

Mon père décida de sortir et de s'affranchir de l'orage comme si de rien n'était. En passant le pas de la porte, il me vit mais s'adressa à Jacques en lui disant :

« Tu vois Jacques, même si on te prend la main dans le sac, n'avoue jamais. Retiens cette leçon... »

Mars 1958

Ma mère venait d'être convoquée au bureau du général qui dirigeait le

régiment et la base de Toulon. Elle se demandait quel pouvait être le motif de cette visite. Certes, cela allait de mal en pis entre mes parents et les nombreuses rumeurs qui lui revenaient aux oreilles concernant les aventures de mon père n'arrangeaient pas leur réputation.

« Bonjour Madame, asseyez-vous.

— ... »

Ce qu'elle fit.

« Madame, je n'irai pas par quatre chemins. Votre mari a fait une demande de mutation professionnelle pour une promotion à l'ambassade de France aux États-Unis. Vous êtes au courant ?

— Euh... non.

— C'est fâcheux.

— Pourquoi Général ?

— Il paraît que vous ne voulez pas le suivre aux USA avec vos enfants, est-ce vrai ?

— Mais, c'est faux ! Nous sommes une famille...

— Bien, Madame, je dirai à votre mari que vous partez avec lui. C'est ça ou rien. Je vous remercie d'être venue. »

Avril 1958

Durant les jours qui suivirent le rendez-vous avec le général, la tension monta d'un cran à la maison. Il suffisait d'un prétexte ou d'un mot déplacé pour qu'une dispute éclate. Un coup, c'était ma pauvre sœur, une pisseuse, disait-il, qui avait été maladroite et renversé un verre. Un autre coup, c'était moi qui étais trop bruyant en jouant. La fois suivante, c'était un mot de travers de notre maman. Et puis, cela reprenait en boucle.

Mon père était colérique et passait ses nerfs sur nous tous. Qui l'eut cru vu de l'extérieur ?

Aujourd'hui, il est moins colérique après avoir vieilli, et il parle moins.

Un soir, en apparence de bonne humeur, il se décida à améliorer le rangement de la cuisine en essayant de renforcer une étagère située au-dessus de l'évier. Mon père avait préparé sa boîte à outils et sorti l'échelle en bois. Il me demanda de l'aider.